

XXIV° Dimanche Ordinaire – A -

église Saint Louis, le 17 septembre 2017

Chers Frères et Sœurs,

La question du pardon est une question centrale de notre foi chrétienne. Elle l'est tellement que nous répétons en boucle dans la prière du Seigneur : « *Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés* ». Mais est-ce que nous prenons bien la mesure de ce que nous disons ? Le pardon de Dieu à notre égard est-il conditionné à celui que nous devons donner à nos frères ? Le pardon est-il si facile ? Le pardon chrétien est-il synonyme d'oubli de l'offense ?

La parabole du Seigneur Jésus est limpide dans son interprétation, d'autant plus qu'elle répond à cette interrogation de Pierre qui désire connaître les limites du pardon : « *Dois-je pardonner jusqu'à sept fois ?* ». On perçoit dans la question de l'Apôtre toutes nos difficultés à dépasser l'offense commise contre nous. Le poids psychologique et affectif des offenses crée souvent une véritable difficulté à pardonner, voire même une impossibilité quand la blessure est trop profonde. Et pourtant nous connaissons des exemples de l'héroïsme du pardon : le premier d'entre eux qui nous vient à l'esprit est celui de Jésus Lui-même pardonnant à ses bourreaux en train de le clouer sur la Croix. Dans la vie des saints et des martyrs, ils sont innombrables, à commencer par saint Étienne. Peut-être connaissez-vous également cette histoire impressionnante de Maïti Girtanner (décédée en 2014), torturée horriblement par un tortionnaire SS, gardant toute sa vie des séquelles terriblement douloureuses, retrouvée en 1984 par son bourreau atteint d'un cancer qui voulait lui demander son pardon avant de mourir, car il n'avait jamais oublié les paroles et la noble attitude de la jeune fille. Elle lui avait déjà pardonné depuis longtemps. Après une longue discussion, elle l'embrassa, l'encouragea à la vérité et au bien pour le temps qu'il lui restait à vivre, et cet homme put mourir paisiblement, libéré de son épouvantable fardeau. De tels gestes, supposent une vie intérieure intense, ne répondent pas à un sentiment seulement humain. Ils puisent dans une rencontre transformante avec le Christ.

Chers frères et sœurs, donner le pardon à nos frères appelle une prise de conscience préalable de notre propre culpabilité. D'aucuns diront qu'ils n'ont parfois rien fait à telle ou telle personne et se sont vu injustement bafoués. C'est possible, mais aucun d'entre nous un peu réaliste, qui s'est approché un tout petit peu de Dieu, ne peut penser honnêtement qu'il est sans péché, qu'il ne porte pas une dette vis-à-vis de Dieu. « *Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous égarons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous* », affirme saint Jean (1Jn 1, 8). Seule la conscience de nos fautes pardonnées par le Christ, mort pour nous sur la Croix, nous donne la force

véritable de pardonner à ceux qui nous doivent. « *En effet, si ce roi et maître a remis si aisément dix mille talents à son serviteur qui les lui devait, combien plus les serviteurs doivent-ils remettre à leurs compagnons des dettes moindres ! Pour que cela soit plus clair, prenons un exemple : quelqu'un d'entre vous a-t-il commis un adultère, un homicide, un sacrilège, fautes de plus de dix mille talents, cela lui est pardonné, à sa prière, pourvu qu'il pardonne de son côté à ceux qui ont commis des fautes légères ; mais si pour une offense nous sommes incapables, si, pour un mot trop amer, nous entretenons des discordes perpétuelles, ne nous semble-t-il pas qu'il faut avec justice nous mettre en prison et que l'exemple de notre conduite aboutit à nous faire refuser le pardon pour nos fautes plus graves ?* » (Saint Jérôme, *Commentaire sur saint Matthieu*, 18, 23, SCh. n° 259, Cerf, Paris 1979, p. 63).

Ce qui me frappe, à vrai dire, c'est la disproportion de la dette de celui qui doit au roi et celle de son compagnon qui lui doit. Pour être précis, c'est un rapport de 1 à 600 000 ! Mais nous trouvons là le motif du pardon à nos frères. Les saints les plus admirables se pensent toujours de grands pécheurs parce qu'ils se voient en vérité dans une lumière divine de plus en plus intense. C'est pourquoi nos litiges terrestres ne pèsent plus devant l'infinie miséricorde divine qui ne nous devait rien et nous a tout remis. « *Lui qui est un pauvre mortel, il garde rancune ; qui donc lui pardonnera ses péchés ?* » Mais, me direz-vous, est-on sûr que le roi de la parabole symbolise bien Dieu le Père ? Assurément, pour une question de vocabulaire. Le débiteur se prosterne devant lui, et le mot (προσεκύνειν) signifie clairement, dans saint Matthieu, l'adoration qui revient à Dieu seul. De fait, le mot n'est plus employé quand il s'agit du compagnon qui tombe aux pieds de son créancier. Autrement dit, frères et sœurs, c'est la prise de conscience de notre dette envers Dieu qui doit motiver notre pardon. Il ne s'agit pas de sentiment ou de ressentiment qui empêcherait ce pardon. Il se peut que notre cœur aille au rebours de notre volonté. Le pardon véritable puise dans la charité qui est un acte de la volonté. Si nous avons une fois seulement fait l'expérience de l'Amour de charité de Dieu pour nous, qui ne nous enferme jamais dans nos fautes, nous ne pouvons pas ne pas pardonner à nos frères, quoi qu'il en coûte à notre nature et même si l'oubli est impossible. Pardonner, c'est décider, dans un acte héroïque de charité, de libérer l'autre de son fardeau pour qu'il puisse se remettre debout et avancer, comme le Seigneur le fait pour nous, à chaque fois que nous le Lui demandons. Demandons à notre Mère du Ciel de nous inspirer cette vraie charité qui porte du fruit et se fortifie dans le pardon. Et si nous sommes réticents, psychologiquement trop abattus pour pardonner, demandons au Seigneur de venir pardonner en nous et de nous donner la force. Il en va de l'authenticité de notre foi chrétienne. Il en va de la droiture de notre vie à la lumière de l'Évangile.

Je laisse le dernier mot à saint Augustin, commentant l'évangile de ce jour : « *Tu veux qu'on*

te pardonne tes fautes, il est aussi des fautes que tu dois pardonner... Un pauvre mendie près de toi, et toi tu mendies près de Dieu. Que sommes-nous quand nous prions, sinon les pauvres de Dieu ? Nous nous tenons, ou plutôt nous nous prosternons, nous supplions et nous gémissons devant la porte du grand Père de famille ; nous lui demandons quelque chose, et ce quelque chose est Dieu même. Que te demande un mendiant ? Du pain. Et toi, que demandes-tu au Seigneur, sinon son Christ, lui qui a dit : "Je suis le pain vivant descendu du ciel ?" Vous voulez qu'on vous pardonne ? Pardonnez. "Pardonnez, et on vous pardonnera." Vous demandez quelque chose ? "Donnez, et on vous donnera." » (Saint Augustin, Sermon LXXXIII, 2, in Sermons sur l'Écriture, Robert Laffont, Paris 2014, p. 742). Ainsi-soit-il !